

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 7

Artikel: Le carillonner de l'Assomption
Autor: Pied-de-Boeuf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

peut pas entrer, tandis que, vers lui, ça pouvait pas sortir. Il se mettait à quequelier; à branler la tête et, en fin finale, il restait coté comme un âne contre une baragne. Quand il n'y avait personne là pour l'écouter, ça allait tout seul. Il en pouvait dévider des écheveaux, sans un noeud; mais s'il y avait quelqu'un, pas moyen de moyenner.

Vous pouvez nous figurer si ses gens, chez eux, profitaient de ce qu'il avait peine à se défendre, surtout que ses frères et sœurs étaient tous des alangués de la plus belle sorte. C'est pas eux qui restaient cotés; de ma vie, de mes jours, quels mème-morts! Ils avaient des langues comme la queue aux chèvres, toujours en mouvement. Aussi, il fallait entendre ça à la maison:

« — Qui est-ce qui a versé la mitre aux cochons?

» — C'est pas moi, c'est le Djânaï!

» — Qui est-ce qui a rebouillé dans ma corbeille à ouvrage, que je retrouve pas mes ciseaux?

» — C'est pas moi, c'est le Djânaï!

» — Qui est-ce qui a laissé le clédar au jardin ouvert, que les poules ont dévoré mes haïcots?

» — C'est pas moi, c'est le Djânaï!

A l'école, c'était la même chose. Quand il y avait une vitre cassée, quand une bouëbe venait, toute empacotée, se plaindre qu'on l'avait poussée dans le patrigot, quand on avait lancé des boules de neige dans la lucarne du télégraphe, où qu'on avait maraudé les groseilles de la cure, où disait toujours:

« C'est le Djânaï! »

Le pauvre Djânaï essayait bien de se défendre, mais avant qu'il ait pu piper seulement un mot, le régent lui disait:

« Asseye-toi, on voit rien qu'à ta figure que c'est toi! Tu seras gardé après l'école, mauvais sujet! »

Si c'était à la maison, il recevait une bonne trivougnée, et sa mère lui disait:

« Tu me fais sécher de chagrin, crouïe bouëbe. Attends seulement quand tu iras à maître. »

Le Djânaï se réjouissait assez d'aller à maître. Il comptait que là on serait moins injuste pour lui et qu'on le laisserait se défendre...

Oueh! pas plus! Ce fut tout ma mère m'a fait. Dans la maison où il s'engagea, les maîtres n'étaient encore pas trop vaudais, mais il y avait plusieurs domestiques, et d'abord qu'il fut arrivé, le pauvre Djânaï fut malmené comme à la maison et à l'école. On sait du reste ce que c'est que ces maisons où il y a plusieurs domestiques; il n'y fait pas bon pour celui qui ne sait pas ou ne peut pas se défendre.

Au bout de quelques jours, le Djânaï entendait le même refrain. Quand un ouvrage était mal fait et que le maître mionnait:

« Pardine! c'est le Djânaï! »

Si la courtine était mal arrangée, le cheval mal étrillé, la têche de bois mal aguillée; si on ne pouvait pas finir de rentrer le foin avant la care, si les vaches prenaient le quartier et les petits cochons la crevaison, on entendait répéter sur tous les tons:

« Pardine! c'est le Djânaï! »

Voilà qu'un beau matin, en venant déjeuner, les domestiques apprirent que la maîtresse avait bouëbé pendant la nuit. Ils s'en étaient bien méfié, d'entendre très toute la nuit le tredon par la maison, courater par les corridors, ouvrir et fermer les portes, mais le maître, tout fier, vint lui-même le leur faire à savoir:

« Un puissant garçon, qu'il leur dit, bien fait,... il faut voir ça! »

A ce coup, et pour la première fois de sa

vie, le Djânaï, qui avait le nez dans son pot de soupe, trouva sa langue à propos:

« Ah! il est bien fait, qu'il dit comme ça. Du bonheur! Sans ça, on n'aurait pas manqué de dire : Pardine! c'est le Djânaï! »

PIERRE D'ANTAN.

Que veux-tu, mon p'tit?

On nous écrit:

Dans la revue « Vive nous », qui se joue actuellement au Kursaal, on voit une imitation de ce groupe de musiciens ambulants français, qui égaya nos rues et nos places durant tout l'été dernier.

Cette évocation m'a rappelé un fait dont je fus témoin.

Les dits musiciens étaient installés sur St-François, devant le Bazar Vaudois. Leur chef, juché sur un escabeau et toujours très loquace, faisait son boniment accoutumé, qui se terminait invariablyment par ces mots : « Mesdames et messieurs, notre répertoire est inépuisable; dites-nous ce que vous désirez entendre, nous aurons le plaisir de vous satisfaire aussitôt. »

Comme personne ne répondait, le musicien avisa un garçonnet à la mine éveillée qui le regardait avec admiration depuis un moment.

— Eh ben, toi, mon p'tit ami, que veux-tu que l'on te joue?

L'enfant, nullement troublé par cette interpellation, fit naïvement :

— Jou... jouez-moi les *Deux Gosses*, m'sieu.



BY.

L'affliction légitime.

Qu'as-tu donc, mon pauvre Guillot?
Lui disait un jour sa maîtresse
Arrivant de Paris; sans cessé
Tu soupires et ne dis mot.
Réponds-moi donc. — Hélas, madame,
Je suis ruiné sans retour:
Depuis un mois, en même jour,
J'ai perdu ma vache et ma femme!
— Je te plains fort... mais tes amis
(Car je t'en connais par douzaine)
Compatissant à tes ennuis,
Sans doute soulagent ta peine?
— Oui-dâ! madame, leur pitié!
Me montre, en effet, quelque attache:
Tous m'offrent une autre moitié,
Mais nul ne m'offre une autre vache.

P.-ANT. DE LA PLACE. (1784)

Que faut-il faire?

Au 31 décembre dernier, le compte-courant du *Monument Juste Olivier*, ouvert à la Banque cantonale vaudoise, accusait un solde actif de fr. 779,50. Cette somme est le résultat de la souscription ouverte jadis par le *Conteur vaudois* et à laquelle sont venues s'ajouter quelques souscriptions recueillies par d'autres journaux, qui nous les ont transmises.

Nous remercions encore très vivement toutes les personnes et ceux de nos confrères qui ont bien voulu répondre à notre appel et assurer ainsi, éventuellement, la réalisation de l'œuvre patriotique que nous nous sommes proposées.

Il semble que le peuple vaudois, qui vient de célébrer solennellement le centenaire de son émancipation, n'ait déjà que trop tardé à honorer la mémoire d'un de ses enfants les plus illustres et les plus dévoués, du poète qui fut l'interprète le plus éloquent et le plus sincère de l'âme vaudoise et des nobles aspirations qu'éveillait en elle la possession d'une liberté longtemps attendue.

Nous croyons que nous avons maintenant obtenu tout ce qu'il est possible de recueillir par voie de souscription publique. Le moment nous paraît venu de recourir à d'autres moyens pour parfaire

la somme nécessaire à l'érection d'un monument digne de notre poète national. Nous ouvrons donc, entre tous nos lecteurs, un concours d'idées sur les moyens qui leur paraissent les meilleurs pour atteindre aussi promptement que possible le but que nous poursuivons.

Toutes les idées seront les bienvenues.

LA RÉDACTION.

Lo biau leingâdzo.

Vo z'ai prao su oüu dere que là z'autro iadzo on dévesâve bin mé patois qu'ora. Et on fasai pardieu bin, cà l'ire oquie de galé que ci patois, quand on lo débliottâve cein quequelhi; oh! que cha, onna ride crâna leinga, allâ pi! Faillâi vère: on sariau pouâve compreindre cein qu'on desai ré que de no guegni breinna lè potte. Et po contâ 'na bambioula! Lâi avai râr ào patois po fêre reccaffâl, et ào dzo de voua, sant pas fotu mimo de no fêre sorire cein que farai mau à n'on gê de tsin.

Lè dzouveno d'ora l'ant omn'espèce de français que l'ai diant *lo biau leingâdzo* et que devasant da bet dau mor qu'on derai adi que l'ant la coraille la māti dzalaïe. Se on savai omète cein que volliant berbottâ, mâ, vouai! craio adi que ne lo savant pas leu mimo.

Mâ, n'é jamé su se l'ire d'au capiano ào dau zoulou. Dein ti lè casse, mon vesin que l'a rido voyadzi, craio que l'a mimameint z'u passâ lo Gottâ, eh bin! quand l'a on verro dè plie que ne lâi faut, ie devese on étalien que resseimblie à ci talle matsâdzo que fant voua lè valets pè lè grante tserrâre dâi vele.

Dein noutron temps, quand on veyâi passâ onna balla damusalla, on sè peinsâve dinse: « Cllia fêmalla è pardieu bin galèza, mè farâi râr d'être son boun ami! » Ora, sède-vo que diant? Teni, dan, vaité: « Cette gonzesse est chiquement bath, ce serait chouette d'être son type. » Lè lo biau leingâdzo!

Se ion de 'noutrè pareints sè disputâve, avoué lo valet ào cabartier et que lâi flise, on desai tot bounameint: « Mon oncllio l'a z'u dâi réspons avoué lo Djan d'au cabaret, et lâi a fotu on ecclietaïe su lo mor », et on savai cein que cein volliâve à dere, d'ailleu, Djan, li, lo savai prao; na pas, ora, clliau mi-fous, sède-vo que diant: « Le frangin de mon vieux a pilé du sucre sur le caillou du fiston au mastroquet et lui a démolî le piton. » Hein! lè galé; lè quasu « clair comme du jus de chique », quemet appellant encora oquie de tellameint einvortolli qu'on ne pao pas s'ein depouai-sounâ.

Quand quacon avai mau fê sè z'affère et que bêvessâi oquie sein lo paï tot tsau, on desai: « Cllia citoyen l'a fê décret, et l'è d'obedzi de sè soulâ à credit. » Na pas ora: « Cet os-tiau a boulotté toute sa braise et, maintenant, il se rince le coco à l'œil. »

Quin papet, bon Dieu d'au ciè, quin papet! Por mè, quand i'ouïo ci biau leingâdzo, ie regretto rido noutron vilho patois que n'avai pas dâi mots asse fins, mâ qu'on pouâve comprendre sein sè cassâ la titâ po savai sè on a volliu dere oï ào bin nâ. Craio assein que cllia dzouveno que devasant ci biau leingâdzo et que fant adi état de n'ein mè savai que l'au père z'est mère, sant quemet lo papâ de notéro, on bocon timbrâ.

MARC A LOUIS.

Le carillonner de l'Assomption.

Un de nos compatriotes, fixé à l'Assomption du Paraguay, a conté jadis, dans le *Courrier suisse de Buenos-Aires*, l'amusante histoire que voici. C'est une histoire absolument vérifique.

« Je me trouvais, dit-il, un dimanche matin au cimetière de Mangrullo, au-dessus de l'Assomption du Paraguay, en compagnie d'un ami originaire de

Bümplitz, près Berne. Le temps était superbe et la vue, sans être une de ces vues que l'on ne rencontre que dans notre patrie, n'en était pas moins attrayante : au fond, le Chaco sans bornes ; au second plan, le rio Paraguay formant un immense ruban argenté ; enfin la ville de l'Assomption avec ses ranchos et ses maisons blanchies à la chaux, enfoncées dans des bouquets d'orangers et de palmiers.

Le lieu où nous étions nous portait à la rêverie. Nous parlions des absents, du pays, et nous avions aimé entendre encore les cloches de nos villages, lançant à toutes volées leurs accents vers les cieux, de ces accents mélodiques qui vous parlent d'antan, de la jeunesse, de la famille, des amis, lorsque notre causerie fut soudain interrompue par un bruit de cloches, un sonore carillon dont les notes aiguës ou graves nous parvenaient distinctement et provenaient de la Cathédrale.

Le carillon que mon ami et moi étions des hauteurs de Mangrullo nous étonna étrangement : on tapotait, à la Cathédrale, des airs suisses : *Roulez tambours ! Salut glaciers sublimes*, et, pour terminer, *Souvenir de 1871*. Involontairement, nous nous mimes à fredonner ces vieilles strophes si chantées sur les rives du bleu Léman. *Souvenir de 1871*, entr'autres, me reporta vingt-trois ans en arrière ; je revis la neige couvrant le chemin des Verrières et le Val-de-Travers, ces longues files de malheureux, à demi-gelés, ces chevaux rongeant les caissons d'artillerie et les arbres et les bancs des promenades de Neuchâtel, ... ce chant oublié me revint à la mémoire :

A l'appel des voix françaises
Les cours ne sont pas restés sourds,
Car voici les troupes suisses
Qui viennent leur porter secours.
Au cri de notre Indépendance
Cent mille voix ont retenti :
Vivent la Suisse et la France
Et le corps de Garibaldi !

Mais pourquoi carillonnait-on des airs suisses à l'Assomption du Paraguay ?

— Il n'y a pas d'effet sans cause, dis-je à mon ami. Descendons en ville et allons aux renseignements. Le mieux est de nous rendre aux abords de la Cathédrale et d'accoster le carillonner lorsqu'il sortira de sa niche.

Un peu après dix heures, nous vîmes sortir d'un petit porton donnant accès au clocher un brave homme qui n'avait nullement l'air d'un naturel du pays ; je l'abordais carrément, lui parlant en espagnol :

— Dites-moi, monsieur, c'est vous qui carillonnez si bien ?

— Oui, c'est moi... pourquoi cette demande ?

— Parce que vous exécutez à merveille des airs suisses ; cela semble si extraordinaire dans ce pays, ... mon ami et moi sommes Suisses.

— Je suis de Schaffhouse... Si vous voulez je vous conterai mon histoire, mais pas ici.

Nous décidâmes d'aller à la *Fonda Suiza*, calle Colon, chez le papa Défago, toujours gai et content et chanteur en diable.

Assis commodément à la *Fonda Suiza*, le Schaffhouseois commença son histoire.

— Il y a à peine près deux mois que je suis arrivé dans ce pays. Je viens de l'Entre-Rios où j'ai pratiqué mon métier de chaudronnier, à Parana. La dernière révolution m'a décidé à émigrer vers le Nord. A mon arrivée à l'Assomption, avec peu de bagages et encore moins d'argent, je m'installai à l'Hôtel des Immigrants, profitant ainsi des ressources que met le gouvernement à la portée des nouveaux débarqués. Le directeur, un compatriote que vous connaissez bien, m'assura que j'avais peu d'espoir de trouver de l'occupation dans ma partie, ajoutant que tous les chaudrons et casseroles du Paraguay viennent directement d'Europe.

Cependant, continua-t-il, j'ai ici une adresse qui peut vous être utile ; allez vous informer ; si vous n'aboutissez pas à un résultat satisfaisant, revenez me voir. En même temps il me remit un petit carré de papier sur lequel je lus :

PADRE CAPORRINO
Paroisse de la Cathédrale

Je remerciai le directeur et me mis en quête de trouver le digne Padre Caporrino, qui m'intriguait.

Il ne me fut pas difficile de le dénicher : il loge non loin d'ici, sur une éminence, dans un *ranch* enfumé qui tombe en ruines. Je lui présentai la carte que m'avait remis le directeur.

— C'est bien, dit-il. Asseyons-nous et causons. Vous êtes chaudronnier, à ce qu'il paraît, c'est bien ; vous êtes Suisse, c'est encore mieux. Ces deux précieuses qualités m'engagent à vous prendre à mon service à raison de 180 pesos par mois. Votre service consistera à carillonner à la Cathédrale chaque dimanche et jours fériés, quatre fois : le matin à quatre heures et à huit heures, le soir à deux heures et à huit heures ; les autres jours vous devez carillonner quand il y a des décès, des mariages ou des baptêmes. Vous devez loger près d'ici, de façon à ce qu'on vous ait sous la main pour des cas urgents. Comme vous le voyez, votre service n'est pas surchargé ; vous pouvez même travailler de votre métier aux heures libres et gagner ainsi quelques pesos en plus.

J'ai eu, dans le temps, continua le digne Padre, des carillonneurs de tous pays et de toutes classes, et cependant, jusqu'ici, je n'ai jamais eu la chance de mettre la main sur un Suisse, surtout un Suisse chaudronnier, qui connaît le maniement du marteau et qui doit savoir chanter de jolis airs. Plus ou moins tous les habitants des Alpes sont chanteurs et savent une multitude de romances très jolies. Vous m'en carillonnez quelques-unes, n'est-ce pas ?

Il y a quelques mois, j'avais comme carillonneur un Français, un bachelier ès-lettres ; figurez-vous que cet individu, qui buvait outre mesure, m'indigna un jour en carillonnant le *Sacré cœur de Montmartre* et *En avant la dynamite*. J'eus peur que ce maniaque ne fit sauter l'église : je le flanquai à la porte.

Ici, le bon Padre fit une pause. Il ouvrit un vieux bahut, en sortit une flûte bleue contenant de la *cana de temps de Lopez*, en versa deux petits verres, et nous trinquâmes comme de vieux amis.

Avant ce Français, continua Caporrino, mon carillonner était un Anglais, un flèche coquin qui avait une prédilection marquée pour les femmes et la dive bouteille, mais, par contre, carillonnait admirablement bien des airs religieux. Il me quitta en me robant quarante-deux livres sterling. Sur ma dénonciation, il fut arrêté. Il avoua au juge qu'il m'avait volé des livres sterling par amour pour la reine Victoria dont les pièces d'or portent l'empreinte. J'eus aussi un Allemand, commis pharmacien sans place, qui carillonnait toujours le même air : *La chourcoute de Strasbourg* ; puis un Bre-silien aux mœurs corrompus qui me souffla sans mot dire ma gentille petite servante Manetta, âgée de dix-huit ans. Enfin, dernièrement, j'avais un Polonois que j'ai remercié après six semaines de service. Cet homme buvait une quantité si considérable de boissons, qu'après son départ j'ai compté, dans le local des cloches, plus de trois cents bouteilles vides, deux dames-jeannes à sec et un litre d'absinthe intact.

J'espère, continua Caporrino, que nous nous entendrons bien et que je n'aurai pas lieu de me plaindre d'avoir confié mes chères cloches à un enfant de la libre Hélvetie...

Le Schaffhouseois se leva, le verre en main. Voilà mon histoire, dit-il ; à votre santé, à la santé du Padre Caporrino et vive la Suisse ! Tant que le sort me fera carillonner, je carillonne des airs de mon pays.

Il était midi lorsque nous nous séparâmes. En nous quittant, j'ai promis à l'ami carillonner de lui apprendre le patois vaudois pour qu'il puisse carillonner la *Fita dão quatorzé* et quelques airs de la Fête des Vignerons de 1865.

PIED-DE-BŒUF.

La binette à Pottu. — La Louise du Coutet et la Rosalie au Juge parlent du dragon Pottu, que vient d'épouser une de leurs amies.

— C'est dommage pour la Julie, son Pottu a une de ces binettes qui ne disent rien !

— Qu'est-ce que ça fait, il n'a jamais rien à dire !

Enfants modern'style. — La petite Anna, en visite chez son amie Hélène :

— Tu as déjà treize ans ? on ne te les donnerait pas.

— N'est-ce pas que je me suis bien conservée !

Passé-temps.

La solution de l'*énigme* de notre numéro du 30 janvier est *fusil*. Nous avons reçu 27 réponses justes. La prime est échue à M. Eugène Thonney, à Vuarrens.

Charade.

A l'aide de son bec, l'*entier*
Frappe l'autre, fait le *premier*.

Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

Pour raccourcir l'hiver.

Jules à Sami est comme tous les vieux, il n'aime pas les frimas. « Les hivers d'à présent ne sont pas si froids que ceux d'autrefois, mais ils ne finissent plus, c'est une vraie misère ! » disait-il à son ami David de la Boutique.

— Veux-tu que je t'indique un moyen de les raccourcir, lui fit celui-ci.

— Si tu en as un, je paie un demi !

— Eh bien, voici ma recette : A la Saint-Martin prochain, emprunte, chez Luc de la Banque ou chez David des Batzes, mille francs remboursables à Pâques, et si tu ne trouves pas alors que l'hiver passe trop vite, c'est moi qui payerai demi-pot.

— Eh ! tsancro de David de la Boutique !

Mouret-Sully nous donnera, mardi, une représentation de *Hamlet*, de Shakespeare. L'éminent sociétaire de la Comédie française sera fort bien accompagné. « Lorsque le *Conteur* annoncera la représentation, nous dit quelqu'un, il n'y aura sans doute plus une place. » C'est fort possible. Cependant, il ne coûte rien d'aller voir.

Paris-Lausanne. — En même temps qu'à Paris et la première, en province, Lausanne a eu jeudi soir une représentation de *Le Dédale*, de Paul Hervieu, une des œuvres les plus fortes du théâtre moderne et le succès actuel de la Comédie française. M. Darcourt, à qui nous devons déjà tant de jouissances artistiques de réelle valeur, a su donner à l'œuvre d'Hervieu le cadre et l'interprétation qu'elle mérite.

Demain, dimanche, à 8 heures, deuxième et, probablement, dernière représentation de *Le Dédale*.

Recommandation.

Au bureau de placement. Madame cherche une femme de chambre.

— Ce que je veux surtout, dit-elle, c'est une bonne qui ne « répond » pas.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber, assure la directrice, j'ajustement votre affaire.

— Vous me garantissez qu'elle ne répond pas ?

— Je vous le certifie ; elle sort des téléphones !



Lire dans le dernier numéro du GUGUSS, sous le titre de « *Chercheurs de miaises* », une réponse à notre article du 23 janvier, sur l'*Accent vaudois*. — *Le Conteur* est en vente dans les kiosques, bibliothèques de gares, magasins de tabac, etc., 10 centimes.

On y court. — On y a couru toute la semaine, on y court encore, à *Vive nous !* l'amusante revue lausannoise que donné en ce moment le *Kursaal*. On nous assure que Mme Jeanne Valda, de Paris, qui remplit avec tant de brio le rôle de la Commère, n'a plus que quelques jours à nous donner. Donc, qu'on se hâte.

Pour un franc, envoi *franco* des *Almanachs du Conteur*, années 1903 et 1904. Encore quelques exemplaires seulement.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.